

# Un festival de cultures

**LUXEMBOURG** Tout ce week-end s'est tenu à Luxexpo The Box le 37<sup>e</sup> festival des Migrations. Le rendez-vous incontournable de la diversité et de la solidarité au Grand-Duché.

De notre journaliste  
Tatiana Salvan

Encore un succès pour le festival des Migrations, des Cultures et de la Citoyenneté, qui s'est tenu ce week-end à Luxexpo The Box.

Certes la fréquentation de cet événement annuel, organisé par le CLAE (Comité de liaison des associations d'étrangers), a semblé en baisse par rapport aux années précédentes, surtout le dimanche, l'annonce du premier cas de coronavirus au Grand-Duché ayant certainement contribué à conduire certains à renoncer à se rendre à un rassemblement.

Mais l'ambiance chaleureuse, conviviale et festive qui caractérise cette manifestation symbole de la solidarité, de la diversité et de l'engagement associatif était comme toujours au rendez-vous.

Le CLAE avait vu les choses en grand pour ce 37<sup>e</sup> festival, qui avait réuni quelque 400 stands. Artisanat, œuvres d'art, livres, politique, et bien sûr cuisine: il y en avait pour tous les goûts.

C'est d'ailleurs l'étal d'appétissantes spécialités turques qui nous a conduit au stand de Turkuaz, une association qui promeut depuis 2009 le partage de la culture et le vivre ensemble. Sur les tables, entre mille délices, des sigara böregi (feuilletés au fromage roulés en forme de cigares), les fameuses gözleme (galettes au fromage et aux épinards) et, pour la touche sucrée, des baklava, ont à coup sûr ravi les plus gourmands.

L'association organise d'ailleurs tous les deux mois un «dîner de l'amitié», qui est aussi l'occasion pour tous les participants d'échanger autour d'un thème choisi. Très active, Turkuaz lance également un concours photo destiné à valoriser la ville de Luxembourg. «Les participants se verront désigner un monument de la ville et devront le prendre en photo à chaque saison. Le concours démarre au prin-



Le festival a rassemblé environ 400 stands, pour le plus grand plaisir du public.

Mauritanie lors d'un voyage, Rolande a décidé de monter son association il y a 13 ans pour construire des écoles dans la partie saharienne de ce pays de l'Afrique de l'Ouest, voisin du Mali. «Grâce aux concerts, lotos, etc. que nous organisons, nous avons déjà financé la construction de neuf écoles, ce qui a permis de scolariser plus de 400 enfants», explique Rolande.

Mais ce n'est pas là la seule tâche dont s'occupe «Une Oasis, une école»: «Nous avons également créé un centre pour enfants, en 2015. Il accueille une cinquantaine de petits, âgés de 4 à 6 ans, issus de familles les plus nécessiteuses, qui sont nourris le matin et à 14 h, et pris en charge le reste du temps.»

Sur son stand, des écharpes et de magnifiques bijoux constitués de pierres semi-précieuses témoignent du travail minutieux des Mauritanien(ne)s. «Les voiles sont brodés à la main et teints naturellement avec de la betterave, du safran... Elles vont chercher et taillent également les pierres comme l'améthyste, l'obsidienne ou le grès pour les monter en colliers ou en boucles d'oreilles. On achète leurs productions pour leur fournir du travail. Les hommes fabriquent les bijoux en argent et en ébène.»

Si la création avait la part belle, quelques associations d'ordre politique ou religieux avaient également tenu à participer à ce festival. Telle «Indigenous People of Biafra», une association qui a pour but d'alerter le grand public sur les exactions encore commises dans cette région du sud-est du Nigeria. On se souvient de la guerre civile qui a ravagé cet État à la fin des années 60 et fait un million de morts. «Tous les jours, les chrétiens sont encore tués dans cette région, clame Ejiro Rose. Nous continuons à demander l'indépendance de ce territoire. Nous sommes là pour alerter le reste du monde sur la situation, d'autant qu'au Nigeria, soi-disant démocratique, le seul fait d'arborer le drapeau biafra conduit à la prison.»

## «Un rendez-vous essentiel pour notre vivre ensemble»

Samedi après-midi, lors de la cérémonie officielle d'inauguration du festival, Corinne Cahen a rappelé que «le Luxembourg est un pays fort grâce à ses différentes cultures» et que «l'intégration est un processus à double sens et qu'il est donc important de se rencontrer».

«Et le festival est, depuis de nombreuses années, une bonne occasion pour se rencontrer, échanger et créer des amitiés par la suite, a souligné la ministre de la Famille et de l'Intégration. Il est important de travailler ensemble pour le vivre ensemble lors du festival et tout au long de

l'année. C'est primordial pour que le Luxembourg reste à l'avenir le pays d'accueil et de la diversité qu'il est.»

De son côté, la ministre de la Justice et de la Culture, Sam Tanson, a affirmé que «le festival est un rendez-vous essentiel pour notre vivre ensemble».

Enfin Maurice Bauer, l'échevin en charge de l'intégration dans la capitale, a estimé que «c'est un challenge de faire cohabiter plus de 170 nationalités dans notre pays et notre ville, tout le monde doit être acteur». Il incite «tous les résidents à s'engager dans la vie associative et de leur quartier».

temps», explique, enthousiaste, Sali, le secrétaire général de Turkuaz.

### Tour du monde

Brésil, Indonésie, Ukraine, Lituanie, Espagne, Cap-Vert... c'est un véritable petit tour du monde que propose le festival des Migrations. L'Afrique y reste bien représentée, et de nombreuses petites mains s'activent ici pour apporter leur aide là-bas.

Ainsi Marie-Josée, originaire de la République démocratique du Congo

(RDC), qui a fondé il y a deux ans l'ASBL ARF (Aide à la réinsertion professionnelle pour les femmes). «J'ai vu les femmes souffrir, alors j'ai voulu aider celles qui n'ont rien, qui n'ont pas fait d'études, à avoir un métier, afin qu'elles puissent se sentir utiles dans la société et qu'elles puissent se réinsérer. Et puis le changement passe toujours par les femmes, si elles ne bougent pas, rien ne bouge.»

Cette ancienne aide-soignante aujourd'hui pensionnée a donc mis à profit ses études de couture pour former des femmes au métier de couturière à Kinshasa. «Je m'y rends cha-

que année deux mois et demi et je leur enseigne le métier. Puis ma cousine prend le relais», explique Marie-Josée. Les créations – tabliers, vêtements, pochettes d'ordinateurs fabriqués avec du wax, le très célèbre «tissu africain» – sont vendues sur son stand coloré. «L'argent récolté permet d'acheter le matériel, comme les machines à coudre, le wax ou les accessoires, et de louer une salle là-bas.»

Un peu plus loin, un autre stand haut en couleur attire le regard. C'est celui de Rolande, fondatrice de l'association «Une Oasis, une école». Tombée amoureuse de la

## Humaniser le droit d'asile

Des membres de Passerell, l'association qui mène des projets d'inclusion sociale avec les réfugiés, publient un livre rassemblant le récit de neuf demandeurs d'asile au Luxembourg.

Parce que leur quotidien consiste à venir en aide à des personnes en situation de vulnérabilité extrême, dans une véritable course contre la montre face à une machine administrative souvent froide et violente, trois membres de l'association Passerell, l'ASBL qui accompagne les demandeurs d'asile et tient une cellule de veille et d'action juridique, ont décidé de publier un ouvrage très justement intitulé *Réhumanisez-moi, 9 vies en suspens*. L'occasion de montrer à tous leur travail mais aussi les vies qui se cachent derrière le terme «demandeur d'asile».

«On a écrit ce livre parce qu'on s'est dit "c'est incroyable que personne ne sache ça" et pour humaniser le droit d'asile», résume Cassie Adélaïde, l'une des coautrices avec Ambre Schulz et Catherine Warin, à l'occasion du 37<sup>e</sup> festival des Migrations au cours duquel Passerell a tenu un stand. «C'est aussi un travail pédagogique, pour montrer ce qui se passe. Lorsqu'un Soudanais arrive en Europe, il va lui falloir du temps avant qu'il ne comprenne la procédure Dublin, ou celle-ci est très rapide. Nous disposons parfois de moins de 15 jours pour réussir à faire état de la vulnérabilité de la personne. C'est mission impossi-

ble, et c'est notre quotidien», poursuit la cofondatrice de Passerell.

### Des récits authentiques

Dans cet ouvrage, les autrices ont compilé neuf récits. Des histoires authentiques de personnes venues demander l'asile au Grand-Duché. À l'instar de cette Somalienne, souffrant d'un cancer du sein, expulsée de son logement en Grèce et en «sursis à l'éloignement» ici au Luxembourg, ne bénéficiant pas d'un titre de séjour. Une situation qui n'est pas durable...

Ou encore le cas de cet Érythréen, renvoyé vers l'Italie en raison du règlement Dublin mais qui, une fois là-bas, a vu les mesures d'accueil être révoquées. Malgré les preuves, le Luxembourg a une nouvelle fois rejeté sa demande. Il serait en Angleterre à l'heure actuelle.

«Les parcours choisis sont représentatifs des problématiques rencontrées: la question d'irrecevabilité de Dublin, le décalage entre le caractère insupportable du récit et la froideur de l'administration mais aussi la difficulté à être cru», explique Cassie Adélaïde.

C'est d'ailleurs en ce sens que le sociologue et ancien assesseur à la

Cour nationale du droit d'asile en France, Smaïn Laacher, a été invité à préfacer l'ouvrage. «Les personnes qui ont recueilli ces paroles comme le préfacer ont un devoir de rendre publiques des paroles indicibles, interdites. C'est important que les gens sachent ce que c'est que de vivre dans des conditions inacceptables», a-t-il déclaré.

Mais comment savoir si leur récit est vrai? «On fait avec ce qu'on a. Il existe des preuves. On travaille à réunir les conditions d'une relative crédibilité», explique Smaïn Laacher, qui poursuit: «Contrairement au pénal, en matière d'asile, le requérant doit prouver qu'il est persécuté. Quand les conditions ne sont pas réunies, s'il y a des trous de mémoire par exemple, le juge doit essayer d'amener le demandeur d'asile à plus de précisions. En France, les juges ont aussi accès à des documents confidentiels auxquels n'ont pas accès les avocats.»

«Il y a des fois où on a des doutes sur la véracité», reconnaît Cassie Adélaïde. «Mais je leur explique que le ministère a des outils pour découvrir la vérité et que mentir risque de les desservir. Après, cela relève de la responsabilité du demandeur. Il vaut mieux un récit faible mais vrai.»



Le sociologue Smaïn Laacher a préfacé l'ouvrage de Passerell. «Un devoir moral», a-t-il déclaré.

Parfois pourtant, l'histoire semble tellement invraisemblable que sa véracité ne fait aucun doute. «Il y a ce récit d'une autre Somalienne, persécutée à répétition. Je suis dans l'effroi, mon premier réflexe est de ne pas y croire. Avant de réaliser que cette histoire est tellement incroyable que c'est impossible de vouloir la raconter dans le but d'être crue.»

«Il y a des invariants au-delà des cas singuliers, ce sont des gens qui demandent un asile, un terme religieux à l'origine, un espace sacré qui doit être protégé. Il faut protéger ceux qui le demandent», conclut Smaïn Laacher.

*Réhumanisez-moi, 9 vies en suspens*, Association Passerell (Maison moderne, 25 euros)